

**www.e-rara.ch**

## **Voyage pittoresque autour du monde**

**Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César**

**A Paris, MDCCCXXXIV [1834]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre LIX. Açores. - France.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

nison à raison d'une livre par homme pour un jour. La graisse sert à faire une excellente huile de cuisine, et la masse demi-cartilagineuse qui lie le dos au ventre est le principal ingrédient de la fameuse soupe à la tortue. La viande est d'une digestion facile et légère. Les navires de relâche à l'Ascension ne manquent pas de s'en approvisionner. Les tortues se paient soixante francs environ la pièce. Rarement elles peuvent arriver jusqu'en Europe : la longueur de la traversée les tue. A bord on ne doit rien leur donner à manger ; il suffit de leur jeter de temps à autre un peu d'eau de mer sur la carapace. Hors de l'eau, les tortues sont des animaux lourds et presque immobiles. On les prend sur le rivage avec la plus grande facilité. Des sentinelles sont disposées dans les angles de la baie pour épier le moment où elles sont à peu près toutes rendues à terre. Quand elles ont fait leur trou et qu'on peut croire qu'elles ont pondu tous leurs œufs, on accourt, et avec des leviers on les renverse sur le dos. Elles restent alors à la merci des capteurs qui les recueillent le lendemain, et les portent dans des viviers d'où on ne les extrait qu'au fur et à mesure des besoins de la colonie. Afin de ne pas arriver trop promptement à la destruction de l'espèce, on n'en prend que ce qu'il faut pour tenir toujours les viviers bien garnis. La capture ordinaire est de quatre à cinq cents. On est pourtant arrivé quelquefois jusqu'à quinze cents. Les tortues de l'Ascension sont si uniformément grosses, qu'on a cru pendant quelque temps que les femelles ainsi prises étaient de vieilles tortues qui ne venaient à terre que pour mourir. Les tortues des Indes-Occidentales, celles que l'on pêche sur les côtes de l'Amérique espagnole, quoique de la même espèce, n'ont pas le tiers du poids des tortues d'Amérique ; mais leur chair est bien plus fine et bien plus délicate.

Les tortues étant la principale ressource de l'Ascension, on a tout fait pour qu'elles continuassent à s'y plaire. Ainsi, on ne reçoit ni on ne rend le salut, parce que le bruit du canon leur est contraire. On va même jusqu'à empêcher de fumer sur le rivage, parce qu'on a vu que l'odeur du tabac les éloignait. Enfin ces animaux trouvent encore sur les grèves de l'île la solitude qui y régnait avant qu'elle fût habitée.

On conçoit comment, au milieu de telles circonstances, l'Ascension est un séjour sauvage et triste. Il ne fallait rien moins que la patiente persévérance des Anglais pour tenir bon sur une terre ingrate et dépourvue de ressources, élever des redoutes, bâtir des maisons, percer des rou-

tes, construire une jetée, creuser des viviers, couper des rochers et niveler des montagnes. Et aujourd'hui, après tant d'efforts, de travaux et d'ennuis, l'occupation de l'Ascension est-elle d'une utilité réelle ? Le premier qui se résigna à l'habiter fut le lieutenant Cuppage qui, en 1815, y amena vingt-cinq hommes ; ensuite vinrent successivement le major Campbell et le colonel Nicolls, le premier avec vingt-neuf hommes, le second avec deux cent vingt-deux ; enfin, le capitaine Bate s'y établit, en novembre 1828, avec deux cent vingt-quatre hommes.

L'histoire naturelle de l'Ascension n'est pas longue à étudier. A peine quelques chétives fougères tapissaient-elles les parties les plus humides des montagnes, avant que les Anglais eussent importé dans l'île quelques-uns de nos produits agricoles. Les insectes sont nombreux, importuns et malfaisants ; on y voit des moustiques, des scorpions, des mille-pieds, etc. En oiseau, l'Ascension ne possède que la poule d'eau qui fréquente les grèves. Le poisson est abondant et bon. La température de l'île diffère beaucoup suivant les hauteurs. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fahrenheit est, sur la plage, à 70°, et sur la montagne à 58°. Dans les autres saisons, le minimum de la chaleur est, sur la plage, de 92°, et sur la montagne de 80°. Ainsi il ne gèle jamais ; jamais non plus il ne se déclare d'ouragans. La monotonie du climat répond à la monotone nudité de la végétation.

## CHAPITRE LIX.

AÇORES. — FRANCE.

Quatre heures passées avec le capitaine Bate avaient suffi pour nous donner la meilleure opinion de cet officier. C'était un homme d'une politesse parfaite, franc et ouvert comme un marin, sans avoir rien de la rudesse ordinaire du métier. Pour se distraire de sa vie monotone, il nous accompagna jusqu'à bord, où nous le fêtâmes avec quelques bouteilles d'excellent vin ; après quoi *le Mercure* laissa tomber ses voiles et procéda à l'appareillage.

Une traversée sur l'Atlantique était un jeu pour un homme qui venait de croiser dans tous les sens, pendant plusieurs années, les terribles et périlleuses mers du Sud. Une table qui me rappelait la vie d'Europe, un équipage qui parlait ma langue, dix navires hélés sur la route, tout me donnait un avant-goût du rivage et me préparait à des impressions depuis long-temps absentes. Par les 6° de lat. N., après avoir perdu

une semaine sous les calmes de la ligne, les aliés du N. E. réveillèrent nos voiles et nous forcèrent à aller chercher d'autres brises moins contraires par des latitudes plus élevées. On fit route en serrant le vent à deux quarts de largue, de manière à pouvoir atteindre la hauteur des Açores, zone des vents généraux. Nous trouvâmes en effet le vent de N. O. vers le 38<sup>e</sup> parallèle, et nous fîmes route à l'E. La traversée avait été longue et dure, et le 10 mai, quand nous aperçûmes les Açores, à dix lieues sous le vent, le capitaine Persac se décida à y prendre, en passant, quelques vivres frais pour son équipage fatigué. Le groupe septentrional étant trop éloigné de notre route, ce fut sur Saint-Michel qu'il résolut d'attérir. Nous prolongeâmes donc à grande distance Fayal et l'île de Pico, dont le piton majestueux dominait toutes ces terres pélagiennes; puis, à une distance plus grande encore, Terceira, devenue célèbre dans la guerre récente qui déchira le Portugal. Continuant la route droit à l'E., nous étions le 11 mai au soir devant Ponta-Delgada, capitale de l'île Saint-Michel et la ville la plus considérable de tout le groupe. Vue du large, à une lieue de distance, cette cité présentait une longue et uniforme ligne de blanches maisons, encadrées dans une suite de collines coniques et légèrement ondulées, couvertes, pour la plupart, jusqu'au sommet, d'orangers en fleurs. Je renonce à peindre l'effet que produisit sur moi cette nature verte et parfumée, par le plus beau ciel du monde, et dans la plus belle des saisons. Tous mes sens s'ouvraient à cette atmosphère d'Europe, à cette campagne dont les teintes me rappelaient mon sol méridional. Je ne parlais pas : je jouissais; j'aspirais ces émanations odorantes, je suivais tous les détails de cette grève peuplée, les clochers des églises, les faîtes des palais, les toits des maisons. Malheureusement nous ne devons voir ces terres qu'à la voile, et le capitaine, pressé de repartir, ne voulut pas même consentir à me donner place dans l'embarcation qui allait chercher des vivres à terre.

Ponta-Delgada, devant laquelle nous louvoyions alors, est une ville de 22,000 habitans, ville active et industrielle, ville de richesse et de luxe. Comme toutes les cités portugaises, elle est mal entretenue et mal pavée; mais elle contient de nombreux et beaux édifices, six églises et douze couvens. Le marché y est abondamment pourvu de poissons, volailles, œufs, légumes de toute espèce, oranges et citrons. Une grande partie de la population de Ponta-Delgada se compose de

moines et de nonnes; ces dernières plus coquettement vêtues qu'elles ne le sont dans d'autres contrées. Au choix de la sœur, le costume est noir ou blanc, et coupé dans certains couvens avec une élégance vraiment remarquable. L'un des plus jolis est celui de Nossa-Senhora da Conceição, Sur la robe blanche tombent le crucifix et l'étoile d'argent, tandis que le béguin relevé affecte la forme des coiffures bernoises. L'aspect général de la population rappelle l'Europe portugaise pour le type, pour le vêtement et pour les usages.

L'archipel des Açores occupe, dans le milieu de l'Atlantique, une ligne de cent lieues de l'O. N. O. à l'E. S. E. entre les 36° 59' et 39° 44' lat. N., et les 31° 7' et 25° 10' long. O. Les Portugais le subdivisent en trois groupes distincts : l'un comprenant Flores et Corvo, qui gisent à l'extrémité O. de l'archipel; l'autre formant un groupe central avec Fayal, Pico, Saint-George, Graciosa et Terceira; le troisième renfermant Saint-Michel et Sainte-Marie en un groupe oriental. La découverte de toutes ces îles appartient à D. Henri, troisième fils du roi Jean 1<sup>er</sup> de Portugal. Ce fut D. Henri qui, en 1431, dépêcha Gonsalvo Velho Cabral à la recherche d'un archipel qu'avait aperçu l'année d'auparavant un navire en détresse, commandé par Joseph Vanderberg de Bruges. Cabral échoua dans un premier voyage; mais, dans un second, il fut assez heureux pour trouver la première île du groupe, à laquelle il donna le nom de *Sainte-Marie*. Les autres ne furent guère reconnues qu'en 1460. Elles furent appelées *Açores* par les premiers navigateurs, à cause de l'abondance d'une espèce d'épervier qu'ils y rencontrèrent et que les habitans nommaient *açor*.

Le climat de ces îles est un printemps à peu près perpétuel. Les chaleurs y sont tempérées par les brises de mer et par les pics élevés qui absorbent constamment les vapeurs humides. Le thermomètre n'y varie guère que de 50° à 75° de Fahrenheit. L'air est salubre, comme on peut le voir à la vigueur et à la force des habitans du pays. Le seul inconvénient du climat, c'est d'être fréquemment exposé à des ouragans du N. O. et de l'O., qui entretiennent une humidité insalubre et à peu près constante.

Les terres des Açores sont évidemment de formation volcanique : toutes en portent des traces, excepté Sainte-Marie. L'aspect général est pittoresque et sauvage, avec des effets lar-

ges et bien accentués. C'est presque toujours une suite irrégulière de monts coniques ou aigus, s'élevant de deux mille jusqu'à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces montagnes recèlent une grande quantité de sources d'eaux minérales, dont les vertus bienfaisantes ne sont pas même utilisées par les naturels. On cite dans le nombre celles du Val de Furnas et de Ribeira-Grande à Saint-Michel, et celles d'Euxofra, près d'Angra, à Terceira. Le plus haut degré de chaleur de ces sources est de 5° au-dessus de l'eau bouillante. Les éruptions volcaniques, sans être très-fréquentes, se reproduisent de temps à autre dans l'archipel. Dans le nombre, on cite celle de 1445, qui forma le lac dit des *Sept-Villes*; et celle de 1811, qui jeta hors du sein de la mer l'île de Sabrina, disparue depuis. Les tremblemens de terre y sont moins rares encore, sans être bien dangereux pour cela : ceux de 1531 et de 1755 ont seuls laissé des souvenirs néfastes. Les plus exposées, parmi ces îles, à de tels phénomènes, sont Teircera, Saint-George et Fayal. Corvo et Flores n'y sont point sujettes.

Dans aucun pays du monde le sol n'est plus beau, plus riche, plus fécond qu'aux Açores. Dans des mains actives et intelligentes, cet archipel deviendrait le grenier et le cellier de tous les navigateurs qui traversent l'Atlantique. On en ferait un point de relâche obligé, une échelle de ravitaillement où tous les produits pourraient se trouver en abondance. Mais l'apathie portugaise laisse à demi-stériles ces vallées si fécondes; elle ne veut rien créer au-delà des besoins du moment. Sans doute la faute n'en est pas seulement au caractère des naturels : le régime ombrageux sous lequel ils ont jusqu'ici vécu, la quantité énorme de bras qu'absorbait la vie spéculative du couvent, les funestes lois de succession, le manque absolu de bonnes routes, tout a contribué, jusqu'à l'heure actuelle, à maintenir l'agriculture du pays dans un état d'infériorité déplorable.

Quand on découvrit le pays, des forêts immenses en couvraient toute l'étendue. On les brûla pour planter la canne à sucre, importée de Candie et de Chypre. Les Indes-Occidentales ayant été trouvées par le génie de Colomb, cette ressource déchet, et alors on s'adonna à la culture des grains de toutes sortes, des oranges, des citrons et surtout de la vigne, qui y fut importée de Madère et du Portugal. Ce produit a été une source de richesses et de fructueux échanges. Les parties rocheuses de l'île sont toutes converties de vignobles, tandis que les belles plaines

du littoral produisent le froment et l'orge. L'économie rurale est d'ailleurs une lettre morte dans ces contrées. On y a quelque peu de routines agricoles, mais point de connaissances théoriques. On n'y connaît aucune méthode d'engrais et d'assolements, et pourtant la terre est si bonne, que tout y vient à point. Bien cultivées, les Açores nourriraient six millions d'habitans. Les parties les plus fertiles du groupe sont Graciosa, Saint-Michel et Fayal. Depuis peu, des agriculteurs européens ont introduit dans ces îles une si grande variété de végétaux, que toute la nature européenne semble y avoir été transplantée : il est à croire qu'avec des soins bien entendus et une direction convenable, on naturaliserait, sur ce point, les arbres et les plantes du monde entier. Le tabac, le sucre, le café, viennent à souhait, ainsi que toutes les plantes médicinales qu'on exporte de l'Amérique, dont les Açores semblent l'échelle avancée. Les tubercules de toutes sortes y foisonnent; le myrte y croît naturellement. Les fruits s'y présentent en mille variétés : à côté de la pêche et de l'abricot croît la banane américaine. Les fleurs y ont aussi ce caractère intermédiaire des deux continents. Sous le point de vue zoologique, l'Archipel n'a rien qui le caractérise. Pas un animal venimeux ne s'y rencontre. Les chevaux y sont rares, petits et abâtardis; les ânes, nombreux et superbes; les bœufs, nombreux aussi et employés aux plus durs travaux. Le bétail abonde, plus beau à Saint-George et à Saint-Michel que dans les autres localités : les moutons y sont également communs; mais on ne les y élève guère que pour avoir leur toison, avec laquelle on confectionne une mauvaise sorte de drap pour l'usage de ces îles. Partout où pousse un brin d'herbe, les chèvres se montrent par myriades. Les hôtes des basses-cours sont les mêmes qu'en Europe.

Les produits agricoles composent, avec quelques têtes de bétail, les exportations des Açores. L'archipel fournit à l'Angleterre, au Brésil, à la Russie et aux Etats-Unis, vingt mille pipes de vin ou d'eau-de-vie et deux cent mille caisses d'oranges; au Portugal une énorme quantité de grains, du porc et du bœuf salés, de mauvaises toiles, du fromage et des bestiaux. En retour de ces denrées, les Açores reçoivent du sel, du thé, des images, des crucifix et des reliques. Le nombre de navires employés à ce commerce roule entre sept à neuf cents.

Les habitans des Açores sont d'un naturel doux, paisible, facile à gouverner. Avec une éducation plus complète, ils fourniraient sans





1. Vue de Villa Franca (Iles Açores.)



2. Fajal (Iles Açores.)

de Simeon del.

VOYAGE

doute des sujets distingués dans toutes les carrières; mais une ignorance crasse et superstitieuse pèse sur ces îles. Ils parlent un portugais qui varie d'une île à l'autre. Au physique, ils sont bien mieux partagés que les natifs du Portugal; les femmes y sont plus belles, moins brunes, avec des yeux et des cheveux noirs. On les dit très-fécondes; elles ont quelquefois douze, quatorze et jusqu'à quinze enfans. Les hommes sont bien faits, bien proportionnés, forts, d'une figure expressive et qui rappelle le type du peuple maure d'où ils sont descendus. Les basses classes y sont proportionnellement beaucoup plus distinguées qu'en Portugal; douces, inoffensives, polies, elles sont même, avec de bons guides, industrielles et actives. On les dit portées à de petits larcins, sales, superstitieuses et fanatiques de musique, comme tous les Espagnols et les Portugais. La viole est leur instrument favori. La danse de l'île est le *landoun*, qui ressemble pour les allures au bolero des Espagnols. Cette danse a été récemment introduite dans la bonne société açorienne. Rongés de vermine, les hommes du peuple sont sujets à des affections cutanées. La grande occupation de ce peuple est la prière. Les processions sont le plaisir de la multitude.

Les Açoriens des classes moyennes sont de bien peu au-dessus du peuple pour les habitudes et les mœurs; indolens et fripons, ils ne savent pas honorer leur état en l'exerçant d'une manière utile et honnête. Les classes élevées, les *morgados* et la noblesse, sont, au contraire, une race hautaine et présomptueuse, ignorante et pleine d'ostentation, aussi dure pour les inférieurs que rampante vis-à-vis de ceux qui la dominent. Les *morgados* sont néanmoins charitables envers les pauvres, bienveillans vis-à-vis des étrangers, d'humeur douce et conciliante. Mous et paresseux, ils terminent leurs journées, ordinairement oisives, par la musique et le jeu. Les femmes sont presque toutes musiciennes. Elles ne quittent le logis que pour se rendre à l'église. Leurs costumes ressemblent, ainsi que ceux des hommes, à nos costumes d'Europe, modifiés par le mauvais goût portugais. On dit ces femmes aimables et spirituelles, d'un caractère charmant et bon. L'éducation seule leur manque.

L'histoire des Açores n'est pas longue à raconter. Cédées en 1466 par Alphonse V à sa sœur, duchesse de Bourgogne, elles firent retour à la couronne portugaise, après la mort de cette princesse qui y avait envoyé des Flamands pour les coloniser. Espagnoles de 1583 à 1640,

quand Philippe II eut ceint la couronne du Portugal, elles furent la première colonie qui salua la restauration des rois légitimes et la dynastie de Bragance. Restées Portugaises jusqu'à nos jours, elles ont acquis, dans ces dernières années, une grande importance politique par leur opiniâtre résistance en faveur de l'un ou de l'autre des deux rois qui se disputaient naguère le Portugal. Aujourd'hui les Açores sont de nouveau devenues paisibles, obéissant au mouvement qui leur est imposé par la métropole. Prélèvement fait de ses dépenses, l'archipel verse au trésor de Lisbonne un excédant de deux millions. Peu de colonies offrent une balance pareille.

On a vu que l'archipel était divisé en trois groupes: ces trois groupes comprennent neuf îles.

**SAINTE-MARIE**, la plus méridionale du groupe, a treize milles de long sur neuf de large. Elle se compose de hautes falaises, qui ne semblent pas, depuis leur formation, avoir été travaillées par des feux souterrains. Le sol, dans un meilleur état de culture, pourrait devenir extrêmement fertile. L'île est couverte de sous-bois; mais les grands arbres y sont rares. Les pâturages, beaux et gras, nourrissent une grande quantité de bétail. La volaille est à très-bas prix. Sainte-Marie a une ville nommée Porto et trois villages, Santo-Spirito, Santa-Barbara et San-Pedro. Porto, magnifiquement située au sommet d'une colline qui domine la mer, est défendue par un petit château-fort. L'ancrage y est mauvais. On compte 1,800 âmes à Porto. Parmi les villages, on ne peut guère citer que San-Pedro, qui renferme 1,000 habitans.

**SAINTE-MICHEL** a quarante-cinq milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. Plus qu'aucune des Açores, elle porte sur son terrain la preuve de son origine volcanique. On évalue sa population totale à 110,000 habitans. Parmi les villes qu'elle renferme, on a déjà vu ce qu'est la capitale, Ponta-Delgada. La ville qui vient après elle pour l'importance, est Villa-Franca, située à quelques lieues au S. E., et l'une des plus anciennes villes de Saint-Michel. Originellement, cette île était située dans la partie de l'O.: elle y demeura jusqu'en 1522, époque où une éruption volcanique du Pico do Fogo ébranla dans leur base les collines de Lorical et de Rubagal, et les précipita sur la ville. 4,000 habitans périrent sous ces masses; mais, sur le lieu même, on rebâtit sur-le-champ une ville qui compte aujourd'hui 5,000 habitans, ville remarquable par ses monastères, ses églises, son château et ses

batteries du rivage. Nulle cité littorale ne se présente plus favorablement aux navigateurs qui viennent du large : nulle n'a des environs plus fertiles. Pour bien jouir du point de vue qu'elle offre, il faut se rendre sur un petit îlot volcanique, situé à une lieue de distance. De là, on voit, à l'abri d'une chaîne de montagnes, blanchir une lisière de maisons, entrecoupées de bouquets de verdure ; ici des fortifications, là des clochers d'églises, plus loin des bâtimens publics ; le tout au sein d'un paysage charmant et au bord d'une mer paisible qu'anime une multitude de barques (Pl. LXX — 1). Alagoa, Povoação, Fenaës de Ajuda, Nordeste avec 2,500 habitans, Ribeira-Grande, Rabo de Peixe, Mosteiros, complètent la série des villes et villages de quelque importance que renferme Saint-Michel. Parmi plusieurs pics élevés, on y voit ceux de Maffra, de Pico do Fogo ou Pico do Varra. Du haut de ces sommets, on peut se rendre compte des accidens survenus à la suite des tremblemens de terre. Le premier remonte à Cabral, et semble avoir anéanti une partie de la population. Le second est celui qui, en 1522, détruisit complètement Villa-Franca. Il y en eut ensuite d'autres en 1638, 1652, 1691, 1719, 1723, 1755 ; enfin, en 1810 et en 1811, deux tremblemens de terre, accompagnés de symptômes volcaniques, ébranlèrent de nouveau toute l'île, et firent craindre son anéantissement total.

TERCEIRA, presque ronde, a vingt milles de long, sur une largeur moyenne de treize milles. Ses habitans furent à toutes les époques la tête de la population açorienne ; en 1580, ils s'opposèrent avec énergie à l'usurpation du roi d'Espagne, Philippe II, et, réduits par le nombre, ils ne cédèrent qu'en 1583. Terceira contient une population de 40,000 âmes avec trois villes et quinze villages. Angra, sa capitale, est pittoresquement située sur les bords d'une crique qui mord bien avant dans les terres. Elle est défendue au midi par la forteresse du Mont-Brésil, au nord par le fort Saint Sébastien, séparés l'un de l'autre par trois quarts de mille environ. La ville qui s'élève avec ses maisons étagées offre un luxe de couvens et de palais qui préviennent en sa faveur. Les ruines d'un château espagnol la couronnent et l'encadrent. Mais ce qui relève ce tableau, c'est une magnifique campagne, située au sud de la ville et nommée Terra-Cha, jardin embaumé de l'île où les nobles et les morgados de Terceira ont leurs maisons de plaisance. La ville d'Angra, outre sa situation splendide, a, comme avantage intérieur, des rues régulières et propres se coupant toutes à angles droits ; elle a des

maisons bien bâties, presque toutes hautes de trois étages. Malheureusement, les rues sont mal pavées, et les maisons sont défigurées par ces lourdes fenêtres mauresques, disgracieux accessoire de toute maison de colonie espagnole ou portugaise. Comme port, Angra présente peu d'avantage, sa crique étant ouverte à presque tous les vents, depuis le N. jusqu'au S. O. Aussi, dans la mauvaise saison, les navires sont-ils obligés de relâcher à l'entrée de la baie par vingt-huit à trente brasses de fond.

Après Angra, Terceira contient plusieurs villes du second ordre. Praya, qui a douze cents âmes de population, des églises, des couvens, des forts et des jardins ; puis les villages ou les villes de Cabo da Praya, Fontebastarda, San-Sebastian, Villanova, Aguaya, Quatro-Ribeiras, Biscoitos, Altares, San-Bartolomeo, San-Matheo et Santa-Barbara.

SAINT-GEORGE est une île longue et étroite, de trente-cinq milles sur cinq, coupé dans son étendue par une falaise montagneuse qui forme une plaine à deux milles pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'E et à l'O., elle est flanquée de deux îlots volcaniques. Sa capitale est Vellas, ville de 4,000 âmes, située sur les bords d'une large baie qui offre un mouillage assez sûr. La ville est entourée de remparts du côté de la mer, et adossée de l'autre côté à des collines garnies de petits forts, mais sans canons. La population entière de Saint-George est de 20,000 âmes.

GRACIOSA a douze milles de long sur six de large ; elle nourrit 12,000 âmes. Sa capitale Santa Cruz, qui en contient 3,000, n'a qu'un ancrage dangereux et ouvert à tous les vents.

FAYAL, longue de douze milles, large de dix, a une forme circulaire, et s'élève par des ondulations graduelles jusqu'à un pic majestueux qui domine la mer de trois mille pieds (Pl. LXX — 2). C'est une île bien moins rocailleuse que Terceira et Saint-Michel. Elle possède une bien plus grande quantité de sol cultivable, dont le quart à peine est exploité. La capitale est Horta, fondée en 1460, par le premier coloniste, Job de Huerta, de qui elle a tiré son nom. On évalue sa population à 10,000 âmes. Elle est située dans une baie profonde, terminée au N. par un haut et âpre promontoire, au sommet duquel est un télesphore, et au midi par la pointe rocheuse de Ponta da Guia. La ville s'élève comme par assises dans le fond de la baie, avec ses églises et ses couvens, ornement obligé de toutes les cités açoriennes. Les rues en sont étroites et irrégulières ; les forts

en assez bon état, mais mal armés. De toutes les rades de l'archipel, la rade de Horta est sans contredit la meilleure et la plus sûre. D'un mille de profondeur à peu près, elle est défendue à l'E. par les terres gigantesques de Pico, qui n'en sont éloignées que de quatre milles, et au N. par l'île Saint-George, qui, posée transversalement, arrête la violence des vagues. Les vents du S. E. au S. S. O. et même du S. O. sont les seuls à craindre dans ce mouillage, et encore leur action est-elle fort amortie par un courant qui file en un sens contraire, et qui soulage le service des câbles. Horta, comme la meilleure station maritime des Açores, possède un petit arsenal. Le territoire de Fayal est en général dans un bien meilleur état de culture que celui des autres îles. Toutes les récoltes y sont belles, et les approvisionnements peuvent s'y faire à des prix modiques. Aussi est-ce sur ce point que viennent presque tous les baleiniers américains, en cours de ravitaillement. C'est aussi à Horta que se débite la plus grande partie des vins des Açores, les propriétaires de Pico, l'île la plus fertile en ce genre de produit, y envoyant toutes leurs récoltes. Le vin de Pico, en général sec et fort, est recherché pour l'Amérique parce qu'il se prête aux mélanges.

Pico, dans sa forme longitudinale, a trente-cinq milles de long sur huit de large, au point où elle se développe le plus dans ce sens. Sa surface est coupée par une haute chaîne volcanique, terminée à l'O. par le fameux pic qui a donné son nom à l'île. Ce pic, suivant des calculs exacts et récents, compte 6,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'île contient 30,000 habitans, qui vivent, comme ailleurs, presque tous sur le rivage, disséminés dans trois villes et plusieurs villages, savoir : au S., Lagens, la capitale; Riveiras, Calheta de Nesquim et Ponte da Piedade; au N., Ribereinha, San-Roque, San-Antonio, Santa-Lugia et Bandeiras; à l'O., la ville de Magdalena et les bourgs de Candelaria, San-Matheo, San-João et Silveira.

De tous ces points, il n'en est pas un seul qui soit abordable pour des navires. La côte en est bordée de rochers inaccessibles; et à peine trouve-t-on à Lagens, la capitale, une mauvaise petite crique pour les caboteurs. Pico possède les plus beaux bois des Açores comme les plus fertiles vignobles. On y récolte, année commune, deux mille cinq cents barriques de vin. Les habitans de Pico sont hardis, beaux, robustes et laborieux. Leur costume tout montagnard ne ressemble pas à celui des autres insulaires. Aussi, quand ils se rendent à Horta pour

y vendre leurs denrées, les prendrait-on pour des demi-sauvages. Ils sont bons vigneron et bons pêcheurs.

Le pic de l'île compte plusieurs zones. A partir de la mer jusqu'à un tiers environ de sa hauteur, il est couvert de magnifiques cultures, de plantations, de jardins d'orangers. Dans la zone centrale paraissent des cèdres, des myrtes, des genévriers immenses, des arbres-fougères; végétation qui, dans la zone supérieure, fait place aux plantes alpestres, aux lichens et aux mousses. Au point culminant de la montagne est un cratère de deux cents pieds environ de profondeur, accessible seulement dans le N. E., où se trouve une ouverture. Ce cratère, comme celui de l'Etna, est noir et sombre dans l'intérieur; mais ce qui le distingue de tous les autres volcans connus, c'est un cône pyramidal qui surgit du centre du cratère, et qui le dépasse en hauteur de deux cents pieds environ. C'est à ce signe que l'on reconnaît le pic, même à de très-grandes distances. Lagens, la capitale de l'île, est située tout près du pic. Du haut de la terrasse où s'arbore le pavillon, on peut distinguer le géant avec son capuchon de neige, tandis qu'au pied et sur les bords de la crique s'étendent les maisons des nobles et des morgados, que domine le clocher de l'église gothique (Pl. LXX — 3).

CORVO et FLORES, quoique séparées du groupe central par une grande distance, ne font pas moins partie de l'archipel des Açores. On y récolte des grains, et on y élève des bestiaux. Corvo a de bonnes rades; Flores, plus considérable, plus riche et plus féconde, a deux villes, Santa-Cruz et Lagens. Elle nourrit 9,000 habitans.

Nos provisions étaient faites, et le *Mercur*e avait doublé Saint-Michel par le N. Les brises d'O., fraîches et suivies, le poussaient depuis dix jours vers le golfe de Gascogne, quand le 22 mai au matin la vigie des hunes cria; « Terre! terre devant nous! » Cette fois, c'était la France, la France, ma patrie, que je n'avais pas vue depuis quatre ans. J'accourus sur le pont à demi-vêtu, saisi comme par un rêve, ne pouvant parler, voyant à peine, muet, en extase. Avec quel frémissement je suivais de l'œil cette ligne indécise qui dessinait les contours d'une masse opaque! J'avais peur que le matelot ne se fût abusé; je craignais que cette apparence lointaine ne disparût comme un mirage; je n'en détachai point mes regards, de peur de la perdre et de ne plus la retrouver. Un cri m'avait jeté dans cette contemplation; un autre cri m'en tira. « Pilote, sous

le vent; Pilote!» Il n'y avait plus à en douter. Nous étions en France: on voyait au loin la tour du phare, endormie sur son récif. « Oh! brave pilote de Royan! Arrivez donc! arrivez au plus vite! C'est un passager qui vient de terminer son tour du monde, un juif-errant de la navigation océanienne, qui veut enfin faire une longue halte sur le sol de France. Jamais, pilote, vous ne guidâtes vers les passes de la rivière une destinée plus nomade et plus digne de repos. »

La voile s'approche. Il y a quelques minutes, elle se dessinait au loin comme l'aile d'une mouette, ou comme la crête floconneuse d'une vague, et voici qu'elle grandit déjà, qu'elle glisse sur l'eau, qu'elle bondit sur la houle! Vite une corde d'amarrage! On la jette; le lamaneur a accosté; le pilote est à bord, il est capitaine et timonier; il a pris la barre et il commande.

Quand, au retour d'une longue navigation, on revoit la côte natale, il est toujours, même pour le marin, une heure d'indicible joie et d'exaltation fiévreuse. Je l'éprouvai alors: à chaque objet nouveau qui se présentait, cette sensation semblait redoubler en moi: divers paroxismes survinrent avant que l'équilibre pût se rétablir. La tour de Cordouan qui semble se mirer dans l'eau, le chenal tortueux du fleuve, ces steppes

qui se prolongeaient sur la droite, cette verdure, ces hameaux, cette population; puis Royan et Pauliac, Blaye et sa citadelle se déroulant à mes yeux dans notre navigation sur le fleuve, au milieu d'arbres en fleurs, de vignobles qui bourgeonnaient, d'oiseaux qui chantaient, de navires qui sillonnaient l'eau; que de choses en deux jours! Que de souvenirs tirés du fond de l'âme, si lointains pour moi qu'ils étaient devenus des rêves! Quelle série d'hallucinations magiques et ravissantes dans lesquelles je me laissais vaguement bercer!

Ces douces visions duraient encore, quand m'apparut Bordeaux, la reine marchande, avec ses quais couverts de têtes, avec les grincemens de ses mille poulies, ses douaniers aux fraes verts, échelonnés sur les ports, ses édifices grandioses, et ses rues coupées en échiquier (Pl. LXX — 4). Pour vivre encore quelque temps dans ce monde d'illusions, j'aurais voulu ne pas quitter le navire. Il me semblait que la terre me réservait des désappointemens.

Ainsi, après quatre ans de pèlerinage, je revois ma patrie, portant tout avec moi comme Bias, riche d'une multitude de faits recueillis. C'est ce butin de voyage, ce résumé de longues observations, que je viens de livrer au public.

FIN DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.



3. *Vue (des Alpes)*



4. *Arrivée à Bordeaux.*

